

## Martine Menès et le Pôle 6

### Débat après la projection de *Tomboy*, de Cécile Sciamma

Ceci est la transcription <sup>1</sup> du débat qui a suivi la projection du film *Tomboy* de Céline Sciamma, au cinéma l'ABC de Toulouse, le samedi 4 octobre 2014, en préparation aux prochaines journées nationales de l'EPFCL des 29 et 30 novembre sur le choix du sexe.

Merci à Martine Menès pour la vivacité et la bienveillance qu'elle a insufflées à ces échanges et à Anne Castelbou pour la belle énergie qu'elle a apportée au projet dès son origine. Merci également à Buny Gallorini, programmatrice du cinéma l'ABC qui, par son généreux accueil, a permis que ce débat se tienne où il fait l'actualité du malaise : au cœur de la cité.

Les délégués du Pôle 6 de l'EPFCL.

*Tomboy* (2011), un film de Céline Sciamma

Synopsis. Laure a 10 ans. Laure est un garçon manqué. Arrivée dans un nouveau quartier, elle fait croire à Lisa et sa bande qu'elle est un garçon. Action ou vérité ? Action. L'été devient un grand terrain de jeu et Laure devient Michaël, un garçon comme les autres... suffisamment différent pour attirer l'attention de Lisa, qui en tombe amoureuse. Laure profite de sa nouvelle identité comme si la fin de l'été n'allait jamais révéler son troublant secret <sup>2</sup>.

\* \* \*

**Anne Castelbou** : C'est un film subtil qui pose beaucoup de questions sur la construction problématique de l'identité sexuée jamais réductible aux semblants, et la particularité de la sexualité infantile avec la contingence des rencontres.

Nous laisserons donc le soin à Martine Menès de nous donner ses impressions sur ce film, et pour poser une première question, je voudrais te demander, Martine, ce qu'auraient dit Freud et Lacan s'ils avaient vu ce film ?

**Martine Menès** : Freud a vu le film ! C'est *la jeune homosexuelle*. [Rires.]

On ne sait pas trop pour l'héroïne... Il semble qu'elle refuse d'être fille. Est-ce qu'il y a un refus du sexe ou est-ce qu'il y a un refus de l'assignation de genre ? Ce n'est pas très clair. Je ne sais pas si on peut en décider rien qu'à voir le film. Le lien avec l'autre petite fille – pour le coup on est encore dans la sexualité infantile – ne dit rien sur le choix du sexe, sur le choix du sexe de l'objet qui sera choisi quand la question se posera. Ça ne dit absolument rien, elle n'a pas une position particulièrement homosexuelle. Ça c'est vraiment – vous allez me dire ce que vous en pensez – à lire du côté de la sexualité infantile. Elles sont petites. Tous les enfants du film sont jeunes, juste avant la puberté, ce n'est pas encore l'adolescence.

Qu'est-ce que Lacan aurait dit ? Je crois que c'est dans *Encore* qu'il dit que la nature, c'est la nature des mots. Il s'est beaucoup gaussé de Simone de Beauvoir, mais dans le fond l'initiatrice des études de genre c'est quand même Simone de Beauvoir. On a l'air de découvrir ça, ça fait cinquante ans, même plus. Et d'une certaine façon elle disait aussi que la nature du sexe, c'est la nature des mots, comme Lacan. Enfin, elle se serait plutôt intéressée au destin de l'anatomie, aux rapports sociaux de sexe qui imposent une « performance » assignée *a priori* à chaque sexe, et Lacan à l'anatomie du destin, au réel de la sexuaction ? Les études sur le genre sont issues de théories françaises.

Voilà, on m'a invitée à un débat, pas à faire une conférence sur le film. Vous avez sûrement des questions, des relances à propos de ce film très touchant.

Ce qui me frappe beaucoup, c'est la solitude de ces enfants. Tous, d'ailleurs. Ce qui est assez bien vu par la réalisatrice. Il y a une période comme ça de traversée du désert dans l'enfance. C'est une traversée que l'enfant fait seul. Là, ce qui est frappant c'est que les parents, tant l'un que l'autre d'ailleurs, chacun dans son style, ne sont pas très alertés par le comportement de leurs enfants. Des deux, y compris celui de la grande à qui la maman dit : « Tu traînes toujours avec les garçons... » Il y a quand même des petits signes de détresse chez cette fillette qui posent question...

**Anne Castelbou** : Elle dépasse une limite, elle passe de jouer à être un garçon manqué à vouloir se faire prendre pour un garçon (si beaucoup de

petites filles ont rêvé d'être des garçons, voire ont joué à l'être, toutes n'ont pas voulu faire croire qu'elles l'étaient). C'est ce « se faire passer pour » un garçon, avec les raisons qui la poussent à cela et les conséquences et les impasses qui en découlent, qui est bien problématisé dans ce film, subtil et qui ouvre à de multiples questions sur notre sujet, « Le choix du sexe ». Est-ce parce qu'elle se prend au jeu dans la relation avec les autres petits garçons ou dans sa rencontre avec la petite fille ? Ou était-ce antérieur ?

Si on se mettait du côté de l'histoire parentale que montre le film, au niveau identificatoire, on aurait l'impression qu'elle est plus près de son père, quand il la fait conduire sur ses genoux ; on voit bien aussi que la mère souligne l'adoption de l'allure garçonnière de sa fille, quand elle lui dit : « Je suis contente que tu traînes avec les petites filles parce que toi d'habitude tu traînes avec les garçons », elle en reconnaît là quelque chose, mais comme ce n'est pas un cas clinique on ne peut pas aller très loin.

Il y a ce moment très important de bascule, alors qu'elle a été ridiculisée par les garçons après s'être fait pipi dessus, où elle va jusqu'à façonner et mettre dans son slip de bain un zizi en pâte à modeler, qu'elle range soigneusement dans la petite boîte à dents de lait. Ce n'est pas rien qu'elle le range là : la dent de lait, c'est ce qui tombe de l'enfance.

**Jérôme Vammalle** : À ce propos, je trouvais étonnant, que, quand enfant je perdais une dent, la petite souris passait.

**M. Menès** : Ah mais toujours !

**J. Vammalle** : La petite souris donnait une compensation parce qu'elle faisait disparaître la dent perdue. Laure a peut-être eu la compensation... mais elle garde ses dents dans cette boîte. Est-ce qu'elle a eu la pièce et les dents ?

**M. Menès** : En principe, la petite souris porte une pièce mais elle prend la dent, c'est vrai.

**Sandra Henry-Baudot** : Maintenant on dit de faire comme ça : on conserve les dents et quand l'enfant ne croit plus à la petite souris on lui rend sa boîte à dents.

**M. Menès** : Ce n'est pas anodin parce que, en effet, c'est comme s'il n'y avait pas de perte.

Je voulais aussi dire qu'en fait elle n'a pas décidé de se faire passer pour un garçon. Elle répond au malentendu de l'autre. C'est-à-dire qu'elle répond au désir de l'autre, à cette petite fille qui dit : « C'est le nouveau » et s'adresse à Laure comme à un garçon. On voit qu'elle a un moment de saisissement et elle répond comme un garçon. Cela dit, dans *Michaël* il y a elle.

**Claudine Bonjour** : Je me disais qu'elle est identifiée au père certes, mais peut-être aussi à la mère, qui est plutôt dans la maternité, pas dans la féminité. On ne la sent pas trop dans la féminité.

**M. Menès** : Je ne la sens pas trop non plus dans la maternité. À part qu'elle couve...

**Pascale Leray** : Je me posais la question du statut du phallus pour cette fillette. Passer par une période de garçon manqué est une chose, mais, comme le disait Anne Castelbou, ici une limite est franchie. Certes à partir du malentendu, par la façon dont l'aborde la jeune fille qui la prend pour un garçon. Mais elle était déjà en position d'ambiguïté par rapport à son image, qu'elle va compléter, pour répondre de cette ambiguïté, par un sexe en pâte à modeler. Elle va en effet jusque-là et c'est assez troublant qu'elle aille jusqu'à prendre ce risque de dépasser la limite de sa propre anatomie en ajoutant ce morceau. C'est drôle aussi qu'elle le range dans la petite boîte des dents, qui sont les petits objets du corps qui ont été perdus. Qu'elle le mette là, je l'ai entendu comme quelque chose qu'elle aurait eu, qu'elle aurait perdu et qu'elle récupère.

Pour ce qui est des parents, je rejoins assez ce qui s'est dit. Je trouve que la mère n'est effectivement ni maternelle auprès des enfants, ni très présente comme femme. Une mère assez absente. Et puis soudain violente, c'est-à-dire plus préoccupée par l'image que par la vérité qui est en jeu dans ce que lui renvoie sa fille.

**A. Castelbou** : Céline Sciamma a donné un entretien pour présenter son film dans lequel elle explique avoir voulu mettre en tension l'innocence, la joyeuseté des jeux de l'enfance, et une certaine cruauté liée aux impasses de ces jeux, au regard d'autrui qui pèse et enferme. L'enfant ne peut s'inventer une réalité à laquelle il croit un moment... que jusqu'à une certaine limite.

**M. Menès** : La première fois que j'ai vu le film (pourtant je n'avais pas particulièrement le cas de la jeune homosexuelle en tête), quand elle fuit dans

la forêt et qu'elle se débarrasse de sa robe, avec ce *travelling* sur les arbres, j'ai pensé qu'elle allait se pendre avec sa robe. Or elle ne pend que la robe. Mais c'était une possibilité. Ici ce n'est pas un cas clinique, mais j'ai beaucoup travaillé avec des adolescents, et dans une situation comme celle-là le passage à l'acte est extrêmement possible. La réalisatrice y a certainement pensé, il y a une forme d'hésitation entre se suicider ou continuer à affronter son destin qui est de lâcher la robe envers et même contre la mère et d'assumer ce qu'elle assume finalement assez bien. Si vous avez lu les mémoires de Sidonie Csillag, cette jeune homosexuelle qui était passée par-dessus le pont, vous avez vu qu'elle a vécu jusqu'à presque cent ans, avec un destin absolument exceptionnel ! Comme quoi son énergie vitale n'était pas entamée. Elle a fui le nazisme, traversé à pied toute l'Europe centrale jusqu'aux confins de la Chine à une époque où ce n'était pas évident. Il faut lire ses mémoires.

**Adèle Lamboley** : Je me suis demandé, avant cette histoire, à quelle identité elle appartenait, à quel genre. Et si avant cette rencontre-là la question du genre était complètement abstraite pour elle, si elle n'était ni côté garçon ni côté fille, sans se positionner, jusqu'au moment où elle rencontre cette petite fille qui la positionne de fait comme garçon. Enfin, ce film rappelle que les enfants sont dans des performances de genre. Il me touche parce qu'il montre des enfants qui, très jeunes, doivent se positionner en tant qu'être masculin ou être féminin dans une performance de féminité ou de masculinité. Si je suis une fille je dois avoir les cheveux longs, je dois être charmeuse, ou si je suis un garçon je joue au foot, je crache... Ce que je trouve intéressant c'est de se dire qu'entre la performance de cette petite fille très féminine de cinq ans et un petit garçon qui crache, etc., il y a tout un panel de personnes qui peuvent exister. L'homme n'est pas binaire, et ce film sensibilise à ça.

**M. Menès** : Oui, vous nous rappelez ce que sont les études de genre. Le genre est censé être une performance de création de son identité sexuelle à partir de ce qui est imposé. Mais il se trouve, à mon sens, que cette question de l'assignation sexuelle, de l'arraisonnement des femmes, comme l'appelait l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu, cette assignation de genre un peu caricaturale, fille/garçon, retrouve depuis quelques années la force que je lui ai connue quand j'avais huit ans. Je ne sais pas pourquoi l'histoire tourne comme ça. Il y a ce renouveau ennuyeux...

**S. Henry-Baudot** : En même temps, mes enfants ont suivi un atelier en classe pour leur expliquer que les petits garçons ne jouent pas forcément au foot et que les petites filles... Je ne sais pas s'il y a ce renouveau. Au contraire on essaye de ne pas...

**M. Menès** : Mais justement on essaye. Quand c'était un mouvement de société, il n'y avait pas besoin de faire cours sur le fait que les petites filles pouvaient jouer au foot.

**Spectateur X** : C'est un problème de religion qui s'affirme un peu plus. Ça n'a pas de rapport avec la problématique du film.

J'ai vu le film il y a deux ans. J'ai amené mes petits-fils qui avaient à peu près l'âge de Laure. Deux garçons, qui avaient leurs petites copines qui étaient des garçons manqués comme ça et qui faisaient du hockey sur gazon. Et je ne dirais pas qu'ils ont été dérangés mais quand même ils sont restés cois ! Il manque des enfants, ici dans la salle, parce que nous on peut en dire des choses comme vous en parlez si bien, mais... Par exemple enfant je n'ai pas vécu ce que vous dites avoir vécu. J'ai toujours vécu avec des garçons. Depuis l'école maternelle jusqu'au service militaire. Je n'ai jamais connu de filles en groupe comme ça. Donc on a découvert les filles très tard, c'était les années 1960... Si, il y avait une fille qui jouait avec nous de temps en temps, et, pareil, on disait que c'était un garçon manqué, une « originale ». Elle n'était pas bien ressentie par ses copines.

**Martine Rousseaux** : Comment en tant qu'analyste comprenez-vous le désarroi, le trouble et la cruauté de la mère, des enfants aussi, quand ils comprennent qu'elle se fait passer pour un garçon ?

**Spectatrice Y** : Je pense que si cette fille ne se suicide pas c'est grâce à sa mère. Je ne partage pas cette idée de l'insensibilité de cette mère qui, au contraire, comprend ce qui va se passer pour sa fille quand elle va entrer à l'école et fait ce passage pour elle. C'est parce qu'elle va dire ce que cette petite fille ne peut pas dire qu'elle va jeter sa robe et être tranquille avec ça. Et la cruauté, j'ai du mal à la voir dans ce film. Je trouve que cette maman lui ouvre la possibilité d'être et de faire ce qu'elle a envie. J'ai été sensible aussi à l'intelligence de la petite sœur qui trouve le moyen de faire parler, de donner vie à ce Michaël. Elle fait vivre ce qui est indicible à un moment donné. Les deux me semblent au contraire d'une grande humanité.

**M. Menès** : C'est vrai, mais une humanité très entravée, je le vois comme ça, du côté de la mère. Effectivement les deux lectures sont possibles. Mais ce qui me dérange est que tout ça se passe sans paroles. Il n'y a que ce moment entre deux portes, où la mère lui dit : « Je ne peux pas faire autrement, je ne sais pas quoi faire. » Le père qui est totalement impuissant, avec sa gentillesse benoîte, qui dit « ça va s'arranger ». Cette expression ne dit rien qu'un « ça » dépersonnalisé. Il fait là un aveu d'impuissance dramatique, ce père, avec ce « ça va s'arranger ». Personne n'écoute cette petite fille, n'essaie de la faire parler. Sauf la petite sœur. Effectivement la petite sœur a cette finesse, comme vous dites, de relever la division de sa sœur. Elle ne lâche pas le morceau, mais elle dit : j'ai rencontré Michaël, c'est-à-dire qu'elle fait exister les deux.

**A. Castelbou** : C'est pour ça que c'est un film très subtil. Dans cet entretien, Céline Sciamma parle du drame que vit cette enfant lors du désaveu de son « qu'elle est un garçon ». On a l'impression qu'elle est presque prête à dire à certains moments qu'elle n'est pas un garçon, combien il lui est difficile d'assumer son dire sur son sexe. Elle s'est prise au jeu, a pu s'en amuser avec sa sœur notamment, mais elle est prisonnière de son mensonge. Le jeu a ses limites. Les enfants s'inventent une réalité. Là c'est une réalité sexuelle. Elle fait comme si elle était un garçon. Mais ça ne peut pas aller jusqu'au bout.

Céline Sciamma dit dans cet entretien avoir choisi une petite actrice androgyne pour, dit-elle, montrer le trouble sur son identité sexuelle. Pour elle, le film pose la question finale : comment affirmer qui on est, sans avoir à se cacher ?

**M. Menès** : Je reviens à la question de Madame sur ce qu'on peut dire du désarroi de la mère. À vrai dire, on ne peut rien dire, qu'on la trouve dans notre fantasme cruelle ou pas. Vous voyez bien qu'on peut en penser des choses opposées pour la raison qu'on ne peut rien en dire parce que c'est un personnage de fiction. On pourrait en dire quelque chose si elle venait nous parler... peut-être de ce qui fait que justement elle ne peut pas parler, et qu'elle ne peut pas écouter sa fille non plus. Ça c'est ce qu'on voit dans le film. C'est tout.

**A. Castelbou** : Freud dit bien qu'avant la puberté les enfants sont parfois dans l'indétermination sexuelle. Il n'en fait pas un problème, il dit que ce n'est qu'après la puberté, et la rencontre sexuelle, que l'identité sexuée ou le choix d'objet sexuel se précisent. Ce film est très freudien.

**M. Menès** : Oui, je le trouve incroyablement freudien.

**Marie-Christine Rodriguez** : La fin aussi est intéressante, quand elles se retrouvent. Peut-on dire qu'il y a là une rencontre de l'autre sexe ? Une rencontre sexuelle, c'est-à-dire le choix décidé de continuer leur aventure, leur amour ? Il y a l'émoi, et ce sourire...

**M. Menès** : Mais ça, ce n'est pas forcément sexuel. C'est pour ça que je suis d'accord pour dire qu'on est encore dans le registre de la sexualité infantile. Il y a une affection, peut-être un peu amoureuse, un trouble, entre ces deux jeunes filles, mais ce n'est pas sexuel. Leurs bisous sont typiquement du jeu, auquel elles croient, parce qu'elles savent qu'être amoureux, c'est se faire des bisous sur la bouche. Sauf qu'elles n'ont aucune idée de ce qu'est réellement la sexualité. Je ne crois pas du tout que ce soit du côté d'un érotisme sexuel. C'est pour ça, on pense au cas de la jeune homosexuelle, mais ce n'est pas du tout l'enfance de la jeune homosexuelle. Il y a simplement des éléments biographiques qui rappellent le cas : la naissance d'un bébé, l'attachement au père, la distance de la mère.

**A. Castelbou** : Mais la sexualité des enfants est d'abord dans la satisfaction des pulsions partielles. Dans le film c'est la pulsion orale qui est source d'excitation sexuelle, avec le baiser donné par Lisa et que reçoit Laure, non sans trouble. Il y a quand même un peu de sexualité. Ce n'est pas une rencontre amoureuse au sens de la rencontre génitale, mais il y a quand même bien un émoi sexuel, je crois, entre les deux filles, dont l'une serait supposée être pour l'autre un garçon.

Le film nous laisse sur une interrogation : que va devenir leur relation, amour ou amitié ? Est-ce que Lisa va accepter Laure en tant que Laure ? Il y a là aussi une indétermination sur ce que va devenir cette relation ! Le film pose des questions mais ne les résout pas.

**M. Menès** : C'est quand même balisé. Elle lui dit : « Tu n'es pas comme les autres garçons. » Ensuite : « Tu es plutôt jolie en fille. » On peut dire qu'elle sait quand même qu'elle a affaire à une fille, ou au moins qu'elle en a la vague intuition.

**A. Lamboley** : Il y a aussi le rapport au groupe. Finalement, à chaque fois que Lisa accepte Laure comme fille, on recommence. Par exemple à la fin, « comment tu t'appelles ? », on recommence comme au début du film. C'est frappant aussi dans la scène où ils sont dans les bois, et que Lisa veut



prendre la défense de Laure en disant : « Laissez-la. » On voit la force du groupe qui juge et dit « mais vous vous êtes embrassées, c'est sale... », on voit la puissance de la société. La différence entre l'acceptation qu'on peut avoir de façon individuelle et la force du groupe et de cette pensée collective.

**A. Castelbou** : En dehors du jugement « moral » ou « sociétal », est-ce que les enfants ne disent pas aussi « c'est dégueulasse », parce que ça les trouble, leur fait quelque chose, ça fait exister la sexualité « perverse polymorphe » ? Quand un enfant dit « c'est dégueulasse », ça ne veut pas dire que ça ne l'intéresse pas... parfois au contraire !

**M. Menès** : Ce qui est quand même assez notable, c'est que cette Lisa ne traîne qu'avec des garçons. D'un bout à l'autre elle n'est qu'avec des garçons. C'est la seule fille dans cette bande de copains. Où sont les autres filles ?

**Spectatrice Y** : Lisa a dans le film un rôle plutôt trouble. Quand les autres insistent sur ce baiser, elle est gênée, troublée, comme si elle avouait une faute, comme si elle savait que Laure était une fille. On sent plus de malaise chez Lisa que chez Laure, que je trouve comme je l'étais à son âge ! J'ai été élevée à la montagne, on jouait au foot tous ensemble, on était tous en tee-shirt et baskets et c'était naturel. Ça ne nous empêchait pas de... Après on se coiffait, etc. C'est le rôle de Lisa qui me paraît plus compliqué.

**Jean-Pierre Bonjour** : Je voudrais reprendre deux points, outre les grandes finesse et pudeur de ce film. D'abord l'incidence du miroir, que j'appellerais stade du miroir bis, où on voit dans son désir la construction d'une identité nouvelle. Cette recherche, ce que pointe Martine Menès, c'est que c'est dans le malentendu que cette rencontre lui confirme son désir à elle. Et qu'elle s'attribue plein d'artifices dans le miroir, zizi postiche, etc., pour construire cette image nouvelle. L'autre point c'est quand Lisa est sommée par le groupe de vérifier ce qu'il en est du sexe anatomique. Or elle ne le fait pas, en tout cas l'image est suspendue, parce qu'elle sait. Elle n'a pas besoin de la dévoiler. Je le vois comme ça.

**M. Menès** : Oui, alors là on peut fantasmer sur le désir de l'autre. Si c'est stade du miroir bis, qu'est-ce qui s'est passé au stade du miroir un ? En plus ce contraste entre les deux sœurs, voulu par la réalisatrice, est impressionnant, parce que l'autre, c'est la « pépette » absolue !

Tous ces enfants sont formidables. Ils sont tous gentils et tolérants entre eux. Livrés à eux-mêmes, abandonnés, en tout cas avec des parents occupés à autres chose, et qui se sont organisés une société où les règles sont assez empreintes de solidarité. Même les scènes de violence, on imagine que ça pourrait être pire. Il y a une certaine forme de tolérance.

**Pierrette Malgouyres** : J'ai été intéressée par deux choses. D'abord les filles. L'une est un garçon manqué, et l'autre, je crois qu'elle a passé justement le stade de la sexuation. Je trouve que ce rapport est très intéressant. Ma seconde remarque est que ce film pose le problème sur la sexuation, mais qui demande à travailler la question parce qu'elle n'est pas simple... Le film permet simplement de la poser pour l'instant. On ne peut pas aller plus loin.

**A. Castelbou** : C'est vrai, et c'est même au point qu'on a du mal à comprendre le ramdam qu'ont fait certains pour empêcher la diffusion du film. S'il est subversif, ça ne peut être qu'en tant qu'il n'apporte justement pas de réponse.

**Danièle Belon** : Juste une remarque. Par rapport à la sexuation, concernant le groupe des garçons, je trouve qu'apparaît très bien la dimension de bande, des garçons, du trait du côté du tout phallique. Et je suis d'accord avec Pierrette Malgouyres pour penser que Laure/Michaël a passé un cap de sexuation, disons. Elle ne paraît pas vraiment dans le doute quant à vouloir être une fille ou un garçon. On dirait qu'elle avait quand même décidé. Maintenant, c'est la question de la façon dont elle va se débrouiller avec ça, ça ne va pas s'arranger. Et on voit comment du côté des filles elles sont au *une par une* très différentes.

**Spectateur X** : Depuis que j'ai vu ce film il y a trois ans, j'avais complètement oublié qu'il y avait un père là-dedans [*rires*].

**M. Menès** : C'est vrai, ce n'est pas un père, comme Lacan le dit pour Hans : « Il n'a pas de père. »

**Spectateur X** : Et autre chose que je me demandais : comment a-t-elle appris à faire des zizis ?

**A. Castelbou** : Oh ! ce n'est pas si compliqué [*rires*].

**Spectateur X** : Je veux dire, comment a-t-elle été en contact avec la chose ?

**M. Menès** : Parce que, contrairement à notre enfance, où effectivement on était enfermés entre filles ou entre garçons... mais enfin ça ne nous empêchait pas de voir des garçons. Les jeux sexuels entre enfants ont toujours existé. Les vérifications de « comment c'est » ont toujours existé. Cette question ne me serait pas venue à l'idée ! [*Rires.*]

**S. Henry-Baudot** : Peut-être que le film dérange aussi parce qu'il interroge le rôle des parents. Au début on imagine une famille idéale. Je n'avais pas lu le scénario et pour moi, dès le début, c'était un garçon... Et quand j'ai compris ça a été un choc et je me suis dit : mais quand même, la mère ! On a l'impression qu'elle ne s'est posé aucune question, sur cette coiffure... Cette mère qui ne voit rien et qui après est d'une telle violence ! J'ai trouvé la scène où elle lui dit : « Viens, je t'emmène, on va dire que tu es une fille » extrêmement violente. Comment avoir aussi peu le réflexe de parler avec elle, de lui poser des questions ?

**A. Castelbou** : Mais est-ce que ça ne touche pas à la difficulté pour une mère de transmettre la féminité ? Ça interroge cette difficulté.

**S. Henry-Baudot** : Ça pose beaucoup de questions sur le regard de la mère sur cette fille, son rapport au père, sur ce qu'est un père.

**M. Menès** : On peut se demander si, pour le père, ce n'était pas un petit garçon quand même. Avec cette chambre bleue on est vraiment dans les stéréotypes ! *Tomboy* c'est le « garçon manqué » en anglais.

**Odile Cazal-Viguié** : Est-ce un garçon manqué ? On n'a pas du tout l'impression qu'elle joue à faire le garçon. Plutôt qu'elle a une question, qu'elle s'essaie, mais... que ce n'est pas un garçon manqué.

**M. Menès** : Plutôt un garçon réussi, une fille manquée.

**Jacques Nogaret** : C'est marrant qu'on dise un garçon manqué d'ailleurs, et pas une fille manquée.

**A. Castelbou** : C'est toujours par rapport à avoir ou pas le phallus.

**M. Menès** : Parce que La fille n'existe pas davantage que La femme. C'est toujours mesuré à l'aune phallique. Toutes les femmes qui ont pris la parole

ont d'ailleurs dit « moi aussi j'étais un garçon manqué » [rires]. On n'y échappe pas.

**A. Lamboley** : Cela m'a intriguée que vous parliez de transmission de féminité. J'aurais voulu savoir ce que vous entendez par cette transmission.

**A. Castelbou** : C'est une question très difficile. Comment la mère peut-elle s'y prendre pour transmettre la féminité étant donné qu'il n'y a pas de signifiant de la féminité ? Il y a un signifiant pour représenter la masculinité, c'est le phallus, mais pour la féminité, il n'y a pas de représentation. Donc qu'est-ce qui se transmet ? Les insignes, les semblants. On voit la mascarade, la petite fille est là-dedans, dans les semblants féminins, la coiffure, les petits chouchous, le tutu Repetto, enfin tout ce qui fait une petite fille caricaturée. Mais après, profondément, ce qu'est la féminité, ce qui représente le sexe féminin, c'est du côté de l'irreprésentable. Ce n'est pas pour rien que Freud a appelé ça le continent noir.

**M. Menès** : C'est la nature du mot aussi. Le langage parle masculin. Le langage ne parle que d'Homme et les exceptions sont des femmes. Pour faire très rapide, puisque je dois prendre mon taxi... Je vous dirai si mon chauffeur est une femme. Pardon de ne pas pouvoir rester plus tard. Merci à vous ! Et bonne continuation. [Applaudissements.]

**A. Lamboley** : Y a-t-il un devoir parental ? Est-ce une faute de cette mère de ne pas avoir réussi à transmettre la féminité ? Est-ce une nécessité, cette transmission ? C'est là que ne comprends pas. C'est là que je trouve qu'on est dans du formatage à plein dans le genre. Justement, cette question de la féminité, des codes du féminin. Qu'est-ce que le féminin, qu'est-ce que le masculin ? J'espère que, quand j'aurai des enfants, je ne ferai pas une éducation à la masculinité et une éducation à la féminité... Bien sûr, il faut leur dire la réalité sociale, etc., mais peut-être que la réalité sociale actuelle est justement très enfermante, et que c'est important de travailler sur une ouverture à autre chose.

**O. Casal-Viguié** : La transmission n'est pas du côté de l'éducatif.

**Spectateur Z** : La transmission peut passer par d'autres voies que forcément de la mère à la fille.

**D. Belon** : C'est un ensemble, un réseau de liens inconscients... Pour revenir au film, on peut se demander par exemple dès le départ si ce père n'est pas satisfait de cette fille qui prend, au moins, les semblants des garçons. Et à aucun moment on n'entend une parole des parents sur cette question. Ça me fait penser au film *Les Garçons et Guillaume, à table*, où les choses sont très différentes. Là, le père prend des positions extrêmement fermes, des décisions tranchées pour lui dire : tu es un garçon !

**A. Lamboley** : Il me semble que le père est complètement neutre dans sa façon de s'adresser à sa fille. La mère nomme sa fille Laure, mais le père, on a l'impression qu'il ne penche jamais d'un côté ou de l'autre de la balance.

**D. Belon** : On a l'impression que Laure est prête par moments à dire quelque chose, mais est-ce que c'est indicible, ou bien est-ce qu'elle ne trouve pas l'ouverture chez un de ses parents, par exemple pour dire ne serait-ce que « il y a quelque chose qui ne va pas » ?

**Sidi Askofaré** : La mère intervient avec le maquillage. Elle tente de souligner quelque chose du côté de l'identification, mais ça ne fait pas transmission. Juste un mot pour poser la question : est-ce que c'est transmissible, la féminité ? Est-ce qu'il y a la transmission de la féminité ? Je suis tout à fait d'accord avec la réaction de notre amie. Il me semble que de parler de transmission de la féminité peut avoir comme conséquence cette idée que s'il y a quelque chose qui cloche du côté de la position sexuée d'un sujet, garçon ou fille, ce serait parce que les parents s'y sont mal pris, auraient mal transmis, etc. Il me semble que c'est contradictoire avec l'idée même que nous essayons de mettre au travail cette année du *choix du sexe*.

**A. Castelbou** : C'est pour ça que j'ai parlé d'intransmissibilité. Mais ça a été entendu comme faute de transmission. C'est intransmissible, parce qu'il n'y a pas de représentation du sexe féminin.

**S. Askofaré** : Il me semble donc que toute la difficulté est que, s'il y a un problème du côté de l'identification, ce n'est pas parce qu'on prend les attributs de l'autre sexe ou du même sexe qu'on réalise quelque chose de la position sexuée. Et ce n'est pas non plus parce qu'il y a un désir de l'autre, que l'on se conforme à des normes, qu'on est satisfait. C'est à partir de là que tout le problème commence.

**A. Castelbou :** C'est ce que montre ce film de manière très subtile. Que ce n'est pas qu'une affaire d'éducation, ni d'identification, c'est vraiment une affaire de choix du sujet qui se positionne. Avant la rencontre avec l'autre sexe, on voit tout le trouble des enfants, dans leur indétermination, à se construire une identité sexuée.

**S. Askofaré :** Ce qui complique les choses peut-être davantage dans le film, c'est que la question est redoublée. Il y a la question du choix du sexe et la question de l'orientation sexuelle. Alors que ce n'est pas du tout la même chose. Il me semble qu'il y a aussi une dissymétrie dans les positions des deux filles, des deux personnages principaux.


**A. Lamboley :** Je me demande si justement ça n'est qu'un choix. N'y a-t-il pas des choses qui sont du ressenti ? Je ne suis pas psychanalyste, donc je n'aurais pas forcément les mêmes mots... Mais on peut être avec un sexe masculin et avoir un ressenti très féminin. Cette question de choix, c'est aussi le débat actuellement... Par exemple, ce n'est pas parce qu'on va dire à une petite fille qu'elle peut jouer au foot qu'elle va devenir homosexuelle. Donc c'est vraiment l'idée qu'il y a quelque chose de l'ordre du non-contrôle.

**S. Askofaré :** Il n'y a que deux possibilités : ou c'est absolument déterminé, ou il y a du choix.

**A. Castelbou :** Dire que ce n'est pas déterminé, c'est dire qu'il y a aussi des accidents de rencontre, de la contingence. Dans ce film, avec Lisa il y a une rencontre. Qu'on la dise amoureuse ou sexuelle, il y a quelque chose qui va peser dans la balance.

*Mots-clés : cinéma, choix du sexe, choix d'objet, féminité.*

---

1.  Débat retranscrit par Jérôme Vammalle.

## 2. ↑ Extrait d'une critique et liens :

« *Tomboy*, à sa sortie, [a été salué par la critique](#). Le film raconte avec justesse et pudeur l'histoire de Laure, qui va entrer en CM2. Avec sa famille, elle s'installe dans une nouvelle résidence où, avec ses cheveux courts, elle décide de se faire passer pour un garçon, Michaël. Elle/Il joue au foot, aux batailles d'eau, se bat, comme les autres, jusqu'à ce que sa mère le découvre... Pas de dialogue, pas de grands discours, juste un film sur l'enfance et une fille garçon manqué, un *Tomboy*, comme on dit en anglais. Déjà vu par des dizaines de milliers d'élèves, il n'avait absolument pas suscité de polémique dans les premiers mois. Et encore moins chez les enfants. "J'ai adoré le film parce qu'il se passe aujourd'hui et que Laure a notre âge, [il] parle de notre vie avec les copains, les copines, les parents, le quartier..."", raconte ainsi Lilou, 10 ans, [au \*Nouvel Obs\*](#), après une séance. 79 % des enseignants parisiens l'ayant visionné le jugent également "très intéressant", [rapporte \*Le Figaro\*](#), un excellent score.

*Tomboy* rappelle une évidence : "On ne choisit pas son sexe à la naissance, on en hérite, tout comme son prénom", explique [le dossier pédagogique disponible sur le site du CWC](#). « À partir de là, chacun se construit son identité entre sexualité biologique et sexualité psychique, avec les variantes selon les apparences (vêtements, coupe de cheveux) et le comportement (manières, attitude), distribué selon les codes et les convenances de cette répartition. »

[http://www.liberation.fr/societe/2014/02/18/tomboy-civitas-appelle-a-harceler-arte\\_980806](http://www.liberation.fr/societe/2014/02/18/tomboy-civitas-appelle-a-harceler-arte_980806)